

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 25 FÉVRIER 1899

SOMMAIRE

TEXTES.—A propos d'incendie, par A. de Marchy.—Iniquité, par Firmin Picard.—Nos gravures.—Mort de M. Félix Faure.—Méditation, par Laurette de Valmont.—La scie invisible : Anecdote sur le Nord-Ouest, par A. de Trémaudan.—L'enfant trouvé, par Paul Ivry.—Caprice d'hiver, par Haude.—Poésie : Prière au cimetière, par Louis-J. Doucet.—Le vainqueur de la mort : Chronique des siècles à venir, par Camille Debans.—Incendie du carré Chaboillez.—Primes ! Primes !—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Primes du mois de janvier.—Amusements.—Choses et autres.

GRAVURES.—Un poste anglais surpris aux Indes.—Portraits : M. Félix Faure, décédé ; M. Jules Lemaitre, M. François Coppée, M. Ferdinand Brunetière, Son Honneur le maire Guay, le pompier Smith.—Une exécution en Serbie : Une femme fusillée.—Dans nos forêts : Accident de chasse.—Vue des ruines du Carré Chaboillez.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A PROPOS D'UN INCENDIE

Le portrait du brave que nous reproduisons est une marque de notre admiration et de la reconnaissance publique envers ce zélé serviteur qui a encore une fois affirmé l'intrépidité de tous ceux que composent ce corps d'élite des pompiers de Montréal.

Il faut cependant bien reconnaître qu'en fait de courage et d'oubli de soi-même ce sont toujours les hommes du peuple qu'on remarque au premier rang. Le même zèle, le même assujettissement au devoir caractérisent nos employés des chars urbains et autres services publics.

N'est-il pas déplorable de voir que ceux qui travaillent durement pour subvenir à leurs besoins gardent une supériorité de cœur incontestable sur ceux qui possèdent ? Pourquoi l'aisance, le superflu doivent-ils engendrer l'aridité du cœur, alors qu'un peu de bien être, distribué à propos, récompenserait l'homme charitable d'un sourire et de la satisfaction qu'un bienfait entraîne toujours après soi ? C'est que l'aisance aspire toujours à se développer d'une façon exagérée, qui produit un égoïsme impardonnable que je refuse d'excuser par le besoin de briller, de faire figure et de rivaliser d'éclat. Ces raisons vaines ne peuvent germer que dans les natures viles, fussent-elles couvertes de diamants et d'ors de différentes provenances : je ne es ai jamais vues passer devant moi sans les regarder

d'un sourire sceptique pitoyable et sur la provenance plus ou moins honnête de leur fortune, qui s'accroissait d'une pointe de mépris, due aux souvenirs d'une période de ma vie où ma fortune me permettait d'imposer la charité à ceux que je visitais et de les taxer même, au profit de quelque malheureux abandonné qui n'osait quémander.

Dans la vieille noblesse française, j'ai trouvé de ces grands cœurs, ceux qui s'effaçaient pour faire discrètement le bien ; parmi les hommes du peuple, j'ai rencontré au même titre de belles âmes qui considéraient la charité comme un devoir dont on ne se vante pas. Il me faudrait un sérieux effort pour me rappeler si j'ai jamais été charitable dans ma vie, mais cela se comprend aisément, si je vous signale un défaut qui m'a toujours été reproché par mes amis : j'avais toujours l'esprit en dehors des choses qui m'occupaient dans le moment.

Ce que je puis vous assurer, c'est que je suis pétri de bonnes intentions pour les autres, et qu'en attaquant les parvenus qui se croient le droit de thésauriser sans s'occuper de la misère publique, je crois réellement les amener à réfléchir, à faire un retour sur eux-mêmes et à se demander s'ils suivent bien les préceptes qui leur sont enseignés tous les dimanches, au prône ; et, s'ils ne les suivent pas, je leur demanderai quelle est la comédie qu'ils jouent en allant à l'église. Il ne faut pas que ces beaux suffisants prennent garde à mon petit sourire sceptique et railleur, cela ne peut ni ne doit les toucher, d'autant plus que leur attitude n'y pourrait rien changer, mais rien, rien du tout, car j'ai des défauts qui sont de pierre, de bronze et d'airain : le temps ne les a même pas atteints de sa patine, et je ne veux pas qu'ils s'altèrent après les avoir si longtemps conservés.

Mais de grâce, que les gens du monde qui ont la noblesse de cœur, qui éteignent tous les autres titres, se rappellent ce que peuvent leurs secours dans une pauvre maison de pompier ou dans cette maison de douleur où gît la petite Rock, que tout le monde est allé visiter par curiosité, en oubliant de laisser par mégarde une obole sur le coin de la cheminée de cette famille si éprouvée par les dures exigences de cette longue maladie. Que ces Messieurs et Dames considèrent de quel poids sera leur faible offrande dans ces maisons désolées. Tout le bien être qu'ils y auront apporté rendra leur aisance plus respectable, plus heureuse, en répanant sur leur toit familial de douces bénédictions. Car le bien qu'on fait pour la paix de l'âme de ceux qui souffrent, répand le calme dans l'existence et nous permet de regarder la mort tranquillement en face. La grandeur est une fiction et une convention, mais le bien qu'on fait pour l'amélioration de la morale et de l'humanité souffrante est une richesse qui crée de vraies émotions en laissant après elle des traces sérieuses, durables qui n'ont pas le caractère éphémère de la richesse matérielle que le moindre vent vient emporter.

Que ceux qui sont puissants pensent aussi aux asiles de nuit qui hébergent, chaque nuit, les grandes misères qui n'ont pas d'autre refuge pour s'abriter. J'en appelle aux dames qui sont alliées à un mari influent, appartenant à l'édilité, pour plaider cette cause, afin qu'il intervienne pour faire subventionner plus largement ces abris et celui que signalait, à juste titre, mon estimable confrère, M. Firmin Picard, en s'apitoyant sur le sort des malheureux vieillards canadiens de l'hospice Gamelin. Ces dames trouveront des paroles beaucoup plus éloquentes que moi, si elles ont le cœur bien placé, pour apporter indirectement quelques douceurs à tous ces malheureux. Aussi, je me cache derrière elles afin que ces messieurs n'aperçoivent pas ce petit sourire, de sceptique ironie, dont je voudrais me corriger si je n'étais pas si vieux. Les dentelles et les voiles ont un pouvoir ministériel dont les hommes se défendent mal et, quoique je ne sois pas ministre, je m'y soumetts allégrement, me disant : Ils agiront peut-être !

DE MARCHY.

Les hommes qui ignorent l'épreuve commandent facilement l'héroïsme.—C. PERRAUD.

INIQUITÉ

LETTRE OUVERTE A LA RÉVÉRENDE SŒUR MARIE-JUDE, SUPÉRIEURE DE L'HOSPICE GAMELIN, A MONTRÉAL

Révérènde Sœur Supérieure,

Quel est celui dont le cœur serait assez dur pour n'être point ému de la honteuse iniquité commise envers votre Maison bénie, par cette chose difforme, stupide et contre nature appelée *Commission des Finances* ?

Sans nous attarder à rechercher si cette commission se compose de Juifs ou de cannibales, nous pensons qu'il vaut mieux agir.

Nous avons, sur notre lit de douleur où nous retient la maladie, admiré le langage énergique de nos grands journaux français de Montréal : ce sont de fort belles paroles qu'ils ont dites—mais ce ne sont que des paroles.

Ce qu'il faut, ce sont des actes : les pauvres vieillards canadiens que vous recueillez ne se nourriraient guère des périodes les plus ronflantes.

Nous avons peine à vivre—nous sommes étranger au pays, et, nous le disions tantôt, frappé par la maladie.

Mais, vive Dieu ! ma Sœur, nous aimons le Canada et les bons Canadiens, et tâchons de le leur prouver !

Nous sommes dans l'admiration devant nos petites Sœurs des Pauvres, nous sommes sans voix devant le noble dévouement des Sœurs de Charité, dont la blanche cornette semble des ailes toujours ouvertes pour les enlever au pied du trône de l'Eternel, qu'elles servent en soignant le misérable abandonné par les hommes, par les municipalités, par les commissions des Finances, par l'Etat sans entrailles !

Il faut agir, avons-nous dit, il en est temps, grand temps : nous osons donc faire appel à tous nos chers lecteurs, mais surtout à nos aimables lectrices si pleines de charité, et, dès ce jour, ouvrons une SOUSCRIPTION pour vos pauvres vieillards, afin que, du moins, ils aient de l'eau.

De l'eau !... Pas un sauvage, si brute fût-il, ne refuserait cela !

Nous avons réussi à mettre de côté un dollar, que nous destinons à notre inscription à l'*Union Catholique*, chez les excellents Pères de la Compagnie de Jésus. Nous remettons cette inscription à plus tard, et, affligé de ne pouvoir davantage, nous mettons ce dollar pour commencer la souscription. Nous publierons les noms des personnes qui répondront à notre appel, et indiquerons le montant de leur souscription ; car c'est un bien, et cela sert à faire voir ceux qui s'intéressent à leurs pauvres.

Recevez, ma Révèrende Sœur, etc.

Firmin Picard

Montréal, 13 février 1899.

SOUSCRIPTION POUR L'HOSPICE GAMELIN.

1ère liste

De Marchy.....	\$1.00
O. Trempe.....	1.00
Firmin Picard.....	1.00

Post-Scriptum.—Avant la mise en page du journal, j'apprends que l'eau a été payée par la Maison-Mère des bonnes Religieuses.

Mais cela n'empêche pas notre souscription, au contraire : nous connaissons les Sœurs de l'Hospice Gamelin, et savons qu'elles manquent de tout, absolument de tout. Vivant au jour le jour du produit de leurs quêtes ; accueillies parfois assez bien, rarement très bien, trop souvent rebutées—je l'ai vu ce matin de ma fenêtre—elles n'ont personne sur qui compter, et leurs deux cents vieillards Canadiens, de votre sang et de votre race, chers lecteurs, comptent, eux, sur elles !

J'ai entendu ce blasphème proféré même par des gens instruits—que le bon Dieu le leur pardonne—: